

Plume et non quenouille

Le destin exemplaire et l'œuvre oubliée de Marie de GOURNAY (1565 - 1645)

Jacques MESSAGE

A Jacqueline, Michelle, Monique, Nicole, Sylva, Sylvie, épouses de Gournay-sur-Aronde, et à leurs amis de maris

Une image assez vague de Marie de Gournay flotte parfois au dessus de la première édition posthume des *Essais* de Montaigne, et son caractère attire comme une énigme. Tous les documents qui permettent d'approcher sa personnalité et son œuvre singulières et attachantes sont cependant aujourd'hui assez aisément accessibles : depuis 2002 le lecteur peut notamment accéder aux écrits de Marie de Gournay non seulement en bibliothèque, mais encore en librairie, grâce aux volumes des *Œuvres Complètes* (désormais notées OC), volume 51 (en deux tomes à pagination continue) des "Textes de la Renaissance" qu'a fourni à Honoré Champion une équipe dirigée par Jean-Claude Arnould.

L'histoire de l'édition de ses textes par l'auteur elle-même est

exceptionnelle : les reprises avec successions, ajouts, réformations, s'enchaînent ; parfois les titres changent d'une édition à l'autre. Bien conscients de l'importance d'un respect très déterminé de la langue, dans le cas de Marie de Gournay (que nous nommerons, selon les cas, "Marie", ou "MDG"), nous avons quelquefois, mais non systématiquement, et toujours légèrement, modernisé l'accentuation, la ponctuation ou l'orthographe de ses textes.

Afin de respecter les limites raisonnables imparties, nous nous proposons de fournir ici un simple fil chronologique, suffisant à tracer à grands traits un itinéraire, mais trop bref pour éclairer bien des questions de détail de biographie, et surtout pour développer réflexion ou commentaire approfondis. D'autres travaux

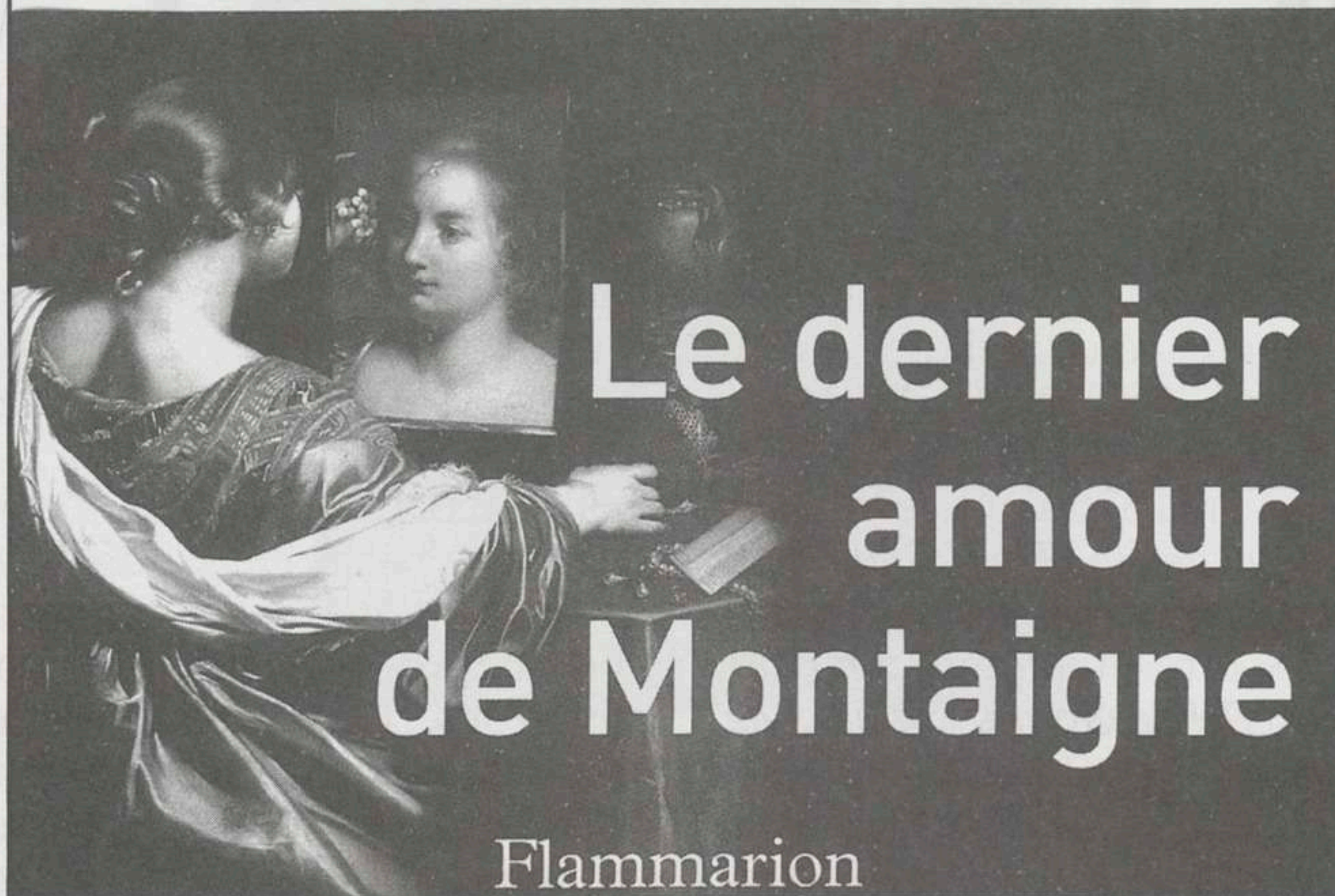
plus thématiques suivront, nous l'espérons. Deux colloques ont, en 1995, étudié avec rigueur les relations de notre "auteur" (comme MDG écrit) avec Montaigne ; une réévaluation de sa place véritable dans l'histoire des lettres et du féminisme a été effectuée, il y a plus de quinze ans, par Elyane Dezon-Jones (Marie de Gournay, *Fragments d'un discours féminin*, Paris, José Corti, 1988), à laquelle nous devons beaucoup, et *last but not least*, un puissant roman, *L'Obèle*, de Martine Mairal (Paris, Flammarion, 2003), est venu récemment redonner corps au langage de Marie de Gournay.

Il est facile de juger Marie précieuse (ridicule, cela va de soi), on va suggérer qu'elle est tout le contraire, ou de ne voir en elle qu'un guichet du Monument des *Essais* de Montaigne, quand elle a une propre, à plusieurs titres considérable, d'ironiser sur la femme savante, sans avoir vu ni la femme, ni la science.

Les portraits de
Marie de Gournay

Martine Mairal
L'Obèle

roman



*Pour illustrer
la couverture de
L'Obèle, roman de
Martine Mairal,
l'éditeur Flammarion
a utilisé le tableau
«La Vanité» de
Nicolas Régnier*



Deux portraits supposés de Marie de Gournay :

- ci-dessus : petite peinture sur cuivre, conservée
par le musée de Boulogne

- ci-contre : lithographie de N.H. Jacob, Cabinet
des Estampes de la B.N.F.

Enfance

Dans ses propres écrits, qui contiennent beaucoup d'aspects autobiographiques (quoiqu'elle ait souligné que "l'œil ne peut se voir lui-même"), et constituent la toute première source de connaissances à son sujet, MDG ne donne pas sa date de naissance. Rien là d'une "coquetterie". Il est au total aisé de conjecturer cette date : 6 octobre 1565, probablement. Lieu : Paris (1). Elle est la première née de ses parents, et cinq autres enfants suivront : Madeleine, qui deviendra épouse de Courlay, Marthe, qui épousera Pierre de la Salle, gouverneur de Marle, Charles, qui sera militaire, Léonore, qui se fera religieuse, Augustin (2).

Son père, Guillaume Le Jars de Sancerre, était alors secrétaire ordinaire de la chambre du Roi, et avait épousé la riche Jeanne d'Hacqueville ; catholique comme lui. Il avait reçu la capitainerie de certains châteaux, dont Rémy, Gournay et Moyenneville, "*jadis édifiés par les Anglois*" ; en 1567 il fut nommé Receveur et Payeur des officiers de la Cour du Parlement, et en 1568 il acheta les droits féodaux du château de Gournay, puis, en 1573, la propriété de Neufvy. A l'âge de huit ans la petite Marie devient ainsi la fille du Seigneur de Gournay et de Neufvy, le plus souvent gardée à l'écart, en Picardie, du théâtre des guerres de religion. Guillaume meurt en 1577. C'est à cette date que Marie et sa famille s'installent à Gournay-sur-Aronde (on ne peut que supposer des séjours en ce qui concerne la période antérieure). Gournay ne dispose pas alors des valeureux maîtres d'école qui font sa fortune aujourd'hui ! L'orpheline éprouve, dans un texte fameux, la difficulté d'accéder à la culture littéraire en une contrée reculée : "*Le père mourant jeune laissa cette fille petite orpheline, mais sa mère luy dura jusques à près de vingt cinq ans : sous laquelle*

le, à des heures pour la plupart desrobées, elle apprit les Lettres seule, et mesme le Latin sans Grammaire, et sans ayde, confrontant les Livres de cette Langue traduits en François, contre leurs originaux. Et fit son estude ainsi, tant par l'aversion que sa mère apportait en telles choses, que parce que cette autorité maternelle l'emmena soudain après le trespas du père en Picardie à Gournay, lieu reculé des commoditez d'apprendre les Sciences par enseignement, ny par conférence". Marie préfère d'emblée les lettres à la couture, et le dit.

On apprend de la monographie de Pierre-Arthur Camus que Jeanne de Hacqueville sut en 1579 régler avec les paysans de Gournay un différend, né de l'interdiction de la pâture du bétail qui avait été édictée par Guillaume le Jars. *L'Apologie pour celle qui écrit*, que MDG publiera en 1626 dans le recueil *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay*, et qu'elle reprendra, sous le titre *Apologie pour la Demoiselle de Gournay* dans *Les Avis ou les Présents de la Demoiselle de Gournay* en 1641, témoigne à cet endroit d'un souci qui occupera toute la vie de MDG, et dont elle parle avec force détails passionnants : l'inquiétude pécuniaire.

Rencontre avec Montaigne

Il est étonnant, on aura plusieurs fois l'occasion de le noter, qu'aucun scénariste ne se soit emparé (encore) de l'existence de MDG. Regardons au printemps 1588. On peut admettre que Jeanne a propension normale à marier ses filles. Il semble qu'elle ait opéré retour à Paris pour présenter son aînée à la Cour. Fait extraordinaire : partie quérir un fiancé, MDG ramènera de cette aventure un "père". Et lequel ! Michel de Montaigne. Tout n'a pas pu être dit sur cette rencontre, et ses conséquences considérables dans l'histoire de l'édition

littéraire, mais elle forme évidemment le nœud qui retient aujourd'hui l'intérêt principal pour MDG. Nous n'aurons pas ici la place pour détailler la trame, mais l'avenir est ouvert - puisqu'aujourd'hui notre contrée n'est plus "*lieu reculé des commoditez d'apprendre les sciences*".

Si l'on recoupe les indications croisées de la *Copie* (Autobiographie de 1616, reprise en 1641), des *Préfaces* successives aux *Essais*, de *l'Apologie*, et des Lettres de MDG à Juste Lipse, on peut considérer que vers 1583 ou 1584 Marie lut les *Essais*, "par hasard". C'est un texte, et non un homme, qu'elle rencontre d'abord en Montaigne. Une observation s'impose. MDG n'est pas en train de préparer son bachot, avec lecture obligatoire de pages d'auteurs. Les *Essais* sont alors, comme elle le dit elle-même (certes dans une reconstruction *a posteriori*), "*nouveaux et sans nulle réputation encore qui pût juger son jugement*", et pourtant cela est indubitablement à porter fortement à son crédit : "*elle les mit [...] à leur juste prix, trait fort difficile à faire en tel âge et en un siècle si peu suspect de porter de tels fruits*" (*Copie de la Vie de la Demoiselle de Gournay*, 1616, OC p. 1863). A-t-elle lu la première édition, de 1580, ou la seconde, de 1582 ? Nous ne savons. L'ouvrage ne comprend en tous cas que deux livres, publiés à Bordeaux. Sur ce que furent les autres lectures de jeunesse de MDG une étude reste à écrire.

L'imagination a été sollicitée pour déterminer ce que fut exactement la rencontre. Présentons sobrement, et, autant qu'il est possible, objectivement, les éléments dont nous disposons. On ne possède pas aujourd'hui d'éléments de correspondance antérieurs à l'automne 1588, et la lettre que Marie adressa à Montaigne, parce qu'ils se trouvaient ensemble à Paris au prin-

temps de la même année, est probablement perdue. Marie l'avait cru mort, sur la foi d'une fausse nouvelle, après qu'il ait été attaqué en forêt de Villebois en février de la même année (rappelons que le livre de la nouvelle édition, qu'il porte alors avec lui, ne lui est pas dérobé). On juge cependant de l'audace de "celle qui écrit", qui "*commença de désirer la connaissance, communication et bienveillance de*" l'auteur des *Essais* "*plus que toutes les choses du monde. Tellement que sur la fin du terme de deux ou trois ans, qui se passa entre la première vue qu'elle eut du Livre et celle de l'Authent, ayant reçu comme elle lui voulait écrire un faux avis qu'il était mort, elle en souffrit un déplaisir extrême : lui semblant que toute la gloire, la félicité et l'espérance d'enrichissement de son âme étaient fauchez en herbe, par la perte de la conversation et de la société qu'elle s'était promise d'un tel esprit. Soudain ayant un contraire avis, suivi de l'heureuse arrivée de luy-même à la Cour et à Paris, où pour lors suivant mère elle était venue passer quelques temps ; elle l'envoya saluer et luy déclarer l'estime qu'elle faisait de sa personne et de son Livre. Il la vint voir et remercia dès le lendemain, luy présentant l'affection et l'alliance de père à fille : ce qu'elle reçut avec tant plus d'applaudissement, de ce qu'elle admira la sympathie fatale du Génie de luy et d'elle : s'étant de sa part promis en son cœur une telle alliance de luy depuis la première inspection de son Livre : et cela sur la proportion de leurs âges, et l'intention de leurs âmes et de leurs mœurs. Il séjourna huict ou neuf mois pardeça continuant cette généreuse et philosophique amitié. Retourné qu'il fut en Guyenne, où la guerre de la Ligue, qui lors embrasait toute la France, l'attacha par le commandement et pour le service du Roy ; il mourut au bout de trois ans au regret incomparable de*

cette Damoiselle. Et un an et demy après la veufve et la fille unique de ce grand homme envoyèrent les Essais à la même Damoiselle, lors retirée à Paris, près de quelques siens parens et affaires, après la mort de sa mère. Les luy envoyèrent dis-je pour les faire imprimer : la priant de les aller voir après, affin de prendre entière et mutuelle possession de l'amitié dont le deffunct les avoit liées les unes aux autres : ce qu'elle fit et demeura quinze mois avec elles, nourrissant depuis cette correspondance par lettres : surtout avec la fille qui la chérissait plus que fraternellement, et avait conçu quelque amour des Muses et de leurs Vertus" (OC p. 1863).

Ce récit, que complètent d'autres documents, décrit d'abord un singulier coup de foudre à Paris. "[...] *Quelle récompense, dira Roger Judrin, pour un homme qui aimait la vie, que de devoir une jeune fille à l'écho d'un livre qui, si fidèlement, portait son empreinte*" ; "*elle était laide, à supposer que puisse l'être une admiratrice*", ajoute-t-il ironiquement (3). Gournay, essentiellement durant l'été qui suit, est le théâtre du développement de cette entente là. On peut reconstruire grossièrement une chronologie fiable, notamment grâce à Etienne Pasquier, qui parle d'un séjour de Montaigne à Gournay "*trois mois en deux ou trois voyages*" (*Lettres*, Paris : Abel l'Angelier, 1619, Livre 24, lettre 1). Que dit Montaigne lui-même ? "*Quand je vins de ces fameux Etats de Blois j'avais vu peu auparavant une fille en Picardie, pour témoigner l'ardeur de ses promesses, et aussi sa constance, se donner du poinçon qu'elle portait en son poil, quatre ou cinq coups dans le bras, qui luy faisaient craqueter la peau et la saignaient bien à bon escient*" (*Essais*, I, 14, édition de 1595 ; Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 60). Il n'y a à nos yeux pas lieu de penser que la fille considérée

soit Marie, mais seulement que celle-là fut rencontrée en même temps que celle-ci (le texte diffère par ailleurs selon la source que l'on adopte). En octobre 1588 Montaigne assista aux Etats-Généraux de Blois. Deux voyages au moins, "*huict ou neuf mois de généreuse et philosophique amitié*", Blois. Cela fait remonter la rencontre à mars. Mais le reste de la chronologie est d'établissement délicat.

L'alliance se scelle pendant ces longs jours. Marie est proche de l'écrivain, déjà en pleine action de reformer ces *Essais* qui viennent de paraître sous une forme nouvelle. Ils relisent, probablement ensemble, dans ce qu'Aurélien Gnat nomme "manoir" (4), avec colombier, protégé par douves et pont-levis, mais hors les murs du Bourg. Montaigne conçoit déjà tel ou tel alongeail. A certains moments Marie est sa secrétaire. Imagine-t-on les échanges entre lui et elle, et peut-être les relations de moindre compréhension avec Jeanne, la mère ? A-t-on au moins observé que Montaigne n'est pas coutumier de ces longs séjours en des contrées éloignées de sa tour ? On connaît le texte ajouté dans l'édition de 1595 à l'important chapitre XVII du livre II des *Essais*, "De la præsumption" :

"J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon propre estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette très-sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait peu monter encores. La sincérité et la solidité de ses mœurs y sont desjà bastantes, son affection

vers moy plus que sur-abondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans auxquels elle m'a rencontré la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essays*, et femme, et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier, et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident de très-digne consideration".

L'attribution du texte a pu être autrefois contestée, et donc l'accusation de faux adressée à MDG. On ne peut retenir valablement ce soupçon. Rien n'empêche en revanche d'imaginer que le texte fut rédigé à Gournay, d'autant qu'il ne se trouve pas sur l'exemplaire de Bordeaux, mais qu'un signe (une croix – cette croix est-elle de la main de Montaigne ? Les spécialistes se perdent en conjectures) (5) renvoie à un brevet aujourd'hui perdu. Remarquons seulement que la position de ce texte est presque idéalement au centre des *Essays* de 1595. Le commentaire détaillé du passage, lui, reste à écrire. Mentionnons un opportun rappel de Michel Simonin : "nous avons [...] d'arrogantes et répétitives affirmations" sur ce passage, "qui tiennent lieu de verdict dans un procès qui n'a jamais été ouvert" ("Aux origines de l'édition de 1595", *Montaigne et Marie de Gournay*, Actes du Colloque international de Duke, 31 mars-1er avril 1995, réunis et présentés par Marcel Tetel, Paris, Librairie Honoré Champion, 1997, p. 10).

En ce qui concerne ces saisons de 1588 on a toutes raisons pour imaginer les promenades, jusqu'à l'une des deux églises que l'on voit du château, ou sur la route de Neufvy, ou encore dans les campagnes du Sud. Pour Marie, c'est un livre qui se dessine. Non son premier écrit sans doute, notam-

ment si l'on admet que lui sont antérieurs le *Sonnet* et l'*Ode* donnés aux "Regrets funèbres sur la mort d'Aymée" (6), mais le premier livre : *Le proumenoir de Monsieur de Montaigne*, qui se rattache à Montaigne par son épître dédicatoire (datée de Gournay le 26 novembre 1588, trois jours après son départ supposé) d'une part, et son thème, la passion amoureuse en tant que rapportée aux échanges que MDG et Montaigne eurent sur Plutarque, d'autre part. Plutarque, depuis le commencement, centre des *Essays* ! *Le Proumenoir* est un roman, sans doute le premier d'analyse psychologique (mais non sentimental) jamais publié en France. Il paraîtra en 1594, chez Abel l'Angelier (éditeur des *Essays* à Paris) sans nom d'auteur, mais Marie s'y donne le titre de fille d'alliance de Michel de Montaigne. Le livre sera réédité dès 1595... Montaigne le lut-il jamais ? MDG lui adressa un manuscrit fin 88, qui fut retrouvé dans ses papiers à sa mort en septembre 92, et renvoyé à Marie par Madame Montaigne avec le fameux exemplaire corrigé des *Essays* pour préparer la nouvelle édition.

Du *Proumenoir* lui-même, seul livre de MDG écrit à Gournay, on sait l'importance, au motif du fameux passage "féministe" enlevé des éditions ultérieures. Qu'on juge de sa finesse par ces quelques lignes dans leur jus : "La plupart des fautes que les femmes commettent aujourd'huy contre la pudeur, ce n'est pas paillardise, c'est sottise ; et croy moins facilement ce qu'on me conte des plus que des moins sublimes. Que si quelque femme se rendoit à Xenophon, les graces corporelles et spirituelles se rencontreroient ensemble avec la loyauté, cela s'appelleroit estre mal chaste. Mais de se commettre aux hommes de ce siecle icy, lesquels n'approchent point des avantages de cestuy-là (pour beaux et galands qu'ils soient), et

si monstrent à clair qu'ils n'ont pas tant de plaisir à posséder les femmes qu'à les trahir, cela s'appelle estre mal habile ; et trouve que celle qui faict ce tour a plus de besoin d'helebore que de penitence"...

Quelles furent exactement les dates du séjour de Montaigne à Gournay ? On dispose, on l'a vu, de repères fiables, auxquels peuvent s'ajouter les connaissances dont nous disposons sur les déplacements politiques de Montaigne et la date de son bref embastillement (10 juillet) ; il y a plusieurs *scenarii* possibles ; il convient en tous cas d'incorporer au moins le mois de septembre à ce séjour, que la Pléiade de 1962 limite en août.

L'éditrice des *Essays*

Les années qui suivent la rencontre de Montaigne se signalent par des échanges de lettres avec Juste Lipse (1547-1606), grand humaniste flamand, conciliateur du christianisme et du stoïcisme, et qui n'écrivait qu'en latin. Il y a là quelque chose de passionnant, parce qu'on voit la jeune intellectuelle en relation avec des esprits considérables de son temps, selon la forme du réseau (c'est Lipse qui apprendra à Marie la mort de Montaigne, en ... mai 1593) (7). Mentionnons seulement ces quelques lignes d'une lettre de Juste Lipse à Marie en 1589 : "J'ai peine à [...] croire ce que je lis de votre main. Se peut-il que tant de pénétration et un si solide jugement, pour ne rien dire de tant d'esprit et de savoir, se montrent dans un sexe si différent du nôtre et se rencontrent dans le siècle où nous vivons ? Vous m'avez causé, Mademoiselle, une surprise mêlée d'embarras et je ne puis dire si je me suis senti plus disposé à féliciter mon siècle ou à plaindre le sexe auquel j'appartiens".

A la mort de la mère de Marie en 1591, le Château de Gournay

revient à Charles. Nous nous intéresserons une autre fois à l'ouvrage exceptionnel que ce militaire, passé par la Palestine et publia à Paris en 1613 : *Bouquet de Myrrhe aromatic rapporté de Jérusalem et présenté à la France*. Après cette mort, Madeleine mariée, Léonore religieuse, Marie doit pourvoir à l'éducation de Marthe et Augustin, jusqu'à la mi 93 où elle peut regagner Paris pour réaliser pleinement sa vocation dans les Lettres. Début 94 elle reçoit la copie du *Proumenoir* adressée à Montaigne cinq ans plus tôt, et un exemplaire corrigé des *Essais*, de la part de Pierre de Brach et de Madame de Montaigne, aux fins de publication.

Le *Proumenoir* passera avant les *Essais*, en 1595. Ceux-ci reçoivent une *Préface*. Mais bientôt Marie s'en repent, l'enlève elle-même de tous les exemplaires auxquels elle peut avoir accès, mais l'insère dans la troisième édition du *Proumenoir* en 1599 (à Chambéry ; le texte remanié augmente le volume de considérations sur l'éducation – des enfants royaux) où elle se trouve encore en 1607. Le problème n'est pas en effet la *Préface*, mais sa place en tête des *Essais*. Nous ne pouvons étudier pour elle-même l'édition de 1595, au rôle si essentiel. Deux colloques anniversaire ont su suffisamment en dire la valeur, les forces et les limites. La *Préface* comme le texte de 1595 ont été les objets de nombreuses études. D'une certaine façon on pourrait dire que l'œuvre de Montaigne n'avait nul besoin de *Préface*. D'un autre côté MDG a conçu son travail comme celui d'un avocat, et elle s'est bien acquittée d'une défense que certes on ne lui demandait pas. En 1598 les *Essais* voient la *Préface* remplacée par un *Avis au lecteur*. La thématization du rôle du lecteur est une constante, chez MDG, chez laquelle elle a un tour (moderne, quoique calqué sur l'antique) qui nous parle.

Fin 1595, invitée par Madame de Montaigne, Marie voyage vers Montaigne en compagnie du futur Président du Parlement de Bordeaux. Là-bas, en 1596-97, elle trouve, si on l'en croit, une "sœur" en Léonore, fille de Montaigne. Etudie-t-elle l'exemplaire de Bordeaux ? Et cet exemplaire fut-il déjà entre les mains de Montaigne à Gournay (hypothèse séduisante de Simonin, *op. cit.*, p. 39) ? Beaucoup a été fait pour les progrès de la recherche, mais il est des lacunes qui sont peut-être définitives. En mai 1596 Marie prépare, depuis le Château de Montaigne, une nouvelle édition des *Essais*.

S'agissant de la diffusion de l'œuvre de Montaigne il n'est pas juste de restreindre le rôle de MDG à l'édition de 1595, dont certes le succès fut énorme (y compris en relation avec le tollé qu'entraîna la *Préface*), et que son statut privilégie naturellement. Elle consacra sa vie à des éditions toujours améliorées des *Essais*, les douze premières après le décès de leur auteur. Brossons une chronologie sommaire, c'est-à-dire sans discussion (quoiqu'elle ne soit pas indiscutable) :

Pédagogie, défense des Jésuites, calomnies ...

En 1597, après son retour de Guyenne, Marie rejoint Bruxelles, puis Anvers, pour promouvoir la vente des *Essais*. Cette femme décidée n'hésite pas devant les tournées. L'accueil reçu l'encourage pour elle-même. La voici alors bientôt de retour à Paris, rue des Haudriettes (8).

1601 : elle devient tutrice des enfants de sa sœur Marthe décédée. La même année, lorsque Marie de Médicis accouche d'un fils d'Henri IV (le futur Louis XIII), Marie compose *De l'éducation de Messeigneurs les Enfans de France* (qu'on connaît par ses éditions ultérieures, largement remaniées, dans *L'Ombre de Mlle de Gournay* de 1626 et les *Avis* de 1641). Ce texte, qui contient des vues originales et profondes (voir par exemple la distinction entre science d'imitation et de mémoire et science de raison, p. 603), mériterait, peut-être avant d'autres, une réédition séparée. "*L'instruction fait l'homme bon ou mauvais, pertinent ou brutal*" (OC, p. 578)... Le rationalisme marqué, la défiance

- 1580 : publication des *Essais* en deux livres, à Bordeaux
- 1582 : deuxième édition à Bordeaux
- 1587 : première édition parisienne
- Février 88 : Montaigne se rend à Paris pour publier la quatrième édition des *Essais*
- Juin 1588 : quatrième édition, dite "cinquième édition", avec six cents additions aux deux premiers livres, et troisième livre en édition originale ; dernière édition du vivant de l'auteur
- Alors commence le travail de MDG :
- 1595 : *Les Essais*. Edition nouvelle trouvée après le décès de l'auteur, revue et augmentée par lui d'un tiers plus qu'aux précédentes, Paris, Abel l'Angelier, un vol. in-folio
- 1598 : Edition sans la *Préface* initiale, rétractée et remplacée par un court *Avis*
- 1617 : *Préface* de 1595 refondue, et premières traductions françaises des citations latines
- 1625 : Edition chez Dallin
- 1635 : *Les Essais*, Edition nouvelle, exactement corrigée selon le vrai exemplaire ; enrichie à la marge des noms des auteurs cités et de la version de leurs passages, mise à la fin de chaque chapitre, avec la vie de l'auteur ; plus deux tables, l'une des chapitres et l'autre des principales matières. Paris, Jean Camusat. Un volume in-folio. Dernière édition de MDG, dédiée à Richelieu, et avec la *Préface* de 1595 une nouvelle fois refondue. Elle contient en outre une biographie de Montaigne.

FAUX

MARIE LE JARS DE GOURNAY
LES ADVIS, OU, LES PRESENS DE LA
DEMOISELLE DE GOURNAY 1641



JEAN-PHILIPPE BEAULIEU
HANNAH FOURNIER, ÉDS.

Editions contemporaines des
œuvres de Marie de Gournay

Etudes montaignistes
dirigées par Claude Blum
XXVI

Marie de GOURNAY

LE PROMENOIR
DE MONSIEUR
DE MONTAIGNE

Texte de 1641, avec les variantes
des éditions de 1594, 1595,
1598, 1599, 1607, 1623, 1626, 1627, 1634

Edition établie et annotée
par Jean-Claude Arnould



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS (VI^e)
1996

Diffusion hors France: Editions Slatkine, Genève



vis à vis de l'affectation (9) et de la fausse louange, l'attention prêtée aux coutumes politiques sont déjà des signatures ; Montaigne (I, 26, "De l'institution des enfants") est naturellement évoqué ; mais on a eu raison de dire que le thème pédagogique d'une préparation à l'acceptation de plein gré, en lieu et place de la simple obéissance, avançait déjà vers Rousseau (10).

MDG deviendra peu après une protégée de Marguerite de Valois, comme tant d'autres, dont Pierre de Brach, Brantôme, Honoré d'Urfé – mais à notre connaissance la seule femme. C'est à un autre auteur, le mémorialiste Tallemant des Réaux (et dans une moindre mesure à Michel de Marolles), que l'on doit un bon nombre d'anecdotes, souvent piquantes, sur MDG. Un beau livre viendra peut-être, qui réunira tous les textes qui lui furent consacrés par ses contemporains. Car la charge et le trait malveillant commencèrent alors à être nombreux.

Ils s'accentueront avec la publication de sa *Défense des Pères Jésuites* (11) en 1610, s'opposant à la responsabilité imputée à la Compagnie dans l'assassinat d'Henri IV par Ravailiac. Marie assume là une position politique. S'ensuivent des intrigues dignes des meilleurs romans "policiers historiques" devenus aujourd'hui à la mode. MDG avait-elle été mise au courant des projets d'assassinat ? Nous n'avons pas la place de l'étudier ici. Mais la voilà attaquée pour sa *Défense*. C'est la première fois ; ce n'est pas la dernière. Le fameux *Anti-Gournay*, *Le Remerciement des Beurrières de Paris*, *Au Sieur de Courbonzon Montgommery*, édité sans nom d'auteur à Niort, la même année, est le vrai point de départ de sa propre réflexion approfondie sur la médisance et la calomnie, la pratique sociale (et non littéraire) des "broquardeurs". Les pointes sexistes dont

elle est l'objet mettent les rieurs de leurs côtés. Elle est supposée faire fuir les hommes les plus aveugles (tonalité comparable à celle du Gorille de Brassens), ou n'être aimable que "*des capucins et des philosophes*", comme dira méchamment Guez de Balzac dans une lettre qu'il lui adresse. Le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle – il faudrait y revenir – ne sera pas en reste : "*encore que la nature eût hautement réparé en elle les défauts du visage par les perfections de l'esprit [...] il n'y a nulle apparence qu'elle ait jamais été assez humble pour renoncer à l'estime de ses agréments corporels autant que la raison le demandoit*". "*Gendarme rébarbatif*", "*grotesque*", avec "*poil au menton*" dira au XIX^{ème} siècle Sainte-Beuve, "*vieille pédante*" "*grognon*", écrira Maurice Rat au XX^{ème} (à la première page de son Introduction aux *Essais*). MDG ne mérite pas ces excès, elle qui se sera dite, bien à l'image des portraits que nous possédons d'elle, ni belle ni laide (12) - c'est-à-dire comme presque tout le monde.

Traductrice et linguiste

Après 1610, et pour une décennie, MDG s'occupe, et c'est encore un trait de sa modernité, de traduction, non seulement en traduisant l'essentiel des textes anciens dans Montaigne - 1611 : identification des auteurs cités, travail extraordinaire dont Montaigne même avait souligné la difficulté (13) ; 1617 : traduction des citations latines (14) -, mais aussi en donnant versions de Virgile, Tacite et Salluste, et de nombre de textes. Surtout MDG, parallèlement à ces travaux, bâtit une réflexion théorique qui les appuie en retour, à partir d'une réflexion riche et convaincante sur la signification de la traduction, notamment celle de la poésie (avec passage nécessaire au vers libre, voire à la prose). Traduire est une activité

qui engage et l'érudition et le talent littéraires. Marie est bien consciente qu'elle touche là à des compétences dont le cumul n'a pu être consenti qu'aux hommes. On approfondira ce point important par la lecture de son passionnant *Traité sur la poésie* de 1619, saturé d'exemples savoureux, et qui est en un sens la dernière des œuvres de sa première période. Son auto-désignation ironique comme "quenouille" date de ce moment. La traduction n'est pas à ses yeux un simple décalque, mais une manière d'*enrichir* la langue dans laquelle on accueille le texte traduit. Son idéal linguistique se rattache fortement à Ronsard (mentionnons au passage pour l'anecdote que sa fidèle servante Nicole Jamin – le nom sonne encore tout gournaisien - fut réputée un temps être fille naturelle d'Amadis Jamyn, page de Ronsard).

L'histoire contrastée des rapports de sa pensée littéraire avec celle de Malherbe est celle d'une opposition, sans doute, mais les points de vue ne sont pas tranchés. Nous nous interdisons de l'étudier en détail. Notre idée est que les deux partagent largement une exigence rationaliste, et que c'est relativement aux moyens de l'exercer que porte leur différend (15). MDG en a surtout aux interdictions édictées : l'appauvrissement guette, si *toutes* les sources du langage ne sont pas invitées à collaborer. Savant ou populaire, ancien ou moderne, le mot a un goût ! C'est d'ailleurs par où MDG n'est pas précieuse : le mot supposé rare ne vaut pas, par lui-même, plus qu'un autre. Donnons seulement ce paragraphe, que tous les lecteurs de MDG (s'ils existent) adorent :

"Quets pédagogues que les Courtisans de ce siècle, pour instruire un Poète ou un Orateur ! J'entends à parler en gros, car en détail nous savons qu'il y a de gentils personnages et bien nays entr'eux. Vrayment le bon Rabelais nous diroit bien s'il restoit icy qu'il n'appartiendroit pas

à de tels fouets de mener sa toupie [...]. Je suis si loin de me réduire pour ce regard aux retranchements de la Cour, que s'il couroit trois fois autant de mots chez mes Poètes et par les rues de Paris je n'en repudierois pas un, réservé demy douzaine, que la seule lourde populace employe. Ces Docteurs ont beau me remonstrer qu'ils me fourniroient douze mots pour dire telle ou telle chose, sans celui qu'ils prétendent déconfire pour me l'arracher, j'en veux quinze, et si ne veux rien perdre. Je l'envie sur le traict d'une petite garçette, qui se lamentant à hauls cris d'avoir perdu sa poupée, et sa mere estant accourue en haste au secours, avec une autre aussi joviale, elle la receut bien à deux mains, mais elle recommença de plus belles à crier : alleguant que sans la perte de la premiere, elle en eust eu deux alors" (OC, p. 244). Elyane Dezon-Jones (*op. cit.*, p. 54), qui cite ce texte, ainsi que Giovanni Dotoli ("Montaigne et les libertins via Mlle de Gournay", *Montaigne et Marie de Gournay, op. cit.*, pp. 105 et sv), qui ouvre des pistes fécondes quant à une méthode pour évaluer le contenu de la bibliothèque de MDG, ont l'intelligence de rattacher l'indépendance d'esprit et la liberté de Marie au courant libertin d'avant-garde.

Au cœur de cette activité d'étude, et nonobstant les hostilités, MDG, tout près du Pont Neuf où elle demeure alors, rue de l'Arbre-Sec, réunit régulièrement des écrivains importants. Elle a contribué à donner à la conversation son statut littéraire et intellectuel. Son salon est une académie ; on s'en souviendra.

Egalité des sexes

Sa réflexion sur l'égalité des hommes et des femmes est ouverte dès *Le Proumenoir*. Elle s'étoffera sous la protection de Marguerite de Valois et aboutit à un texte majeur en 1622 : *Egalité*

des hommes et des femmes. La plupart de ceux qui se sont intéressés à MDG n'ont pas privilégié cet aspect, pourtant évidemment capital, mais peut-être trop central, de son oeuvre. On l'a vu de ses contemporains et des siècles passés. Mais Mario Schiff, qui donna en 1910 la première grande biographie de MDG, ne brilla guère plus sous ce rapport ; même un bon éditeur récent de *l'Egalité*, Constant Venesoen (Genève, Droz, 1993), s'en prend largement aux "excès" dont s'est montré coupable à ses yeux l'auteur du *Proumenoir*.

Le féminisme de MDG, l'un des tout premiers sur le plan théorique, notamment le premier à s'exprimer en prose (il est permis de se souvenir de la *Franciade* de Ronsard), est pourtant particulièrement consistant, et convaincant. Tâchons d'en approcher brièvement la teneur. L'essentiel est l'exigence de non dépendance amoureuse, intellectuelle et économique ; exigence absolue qui permet de dénoncer universellement "le pestilent désastre de dépendre d'autrui". Le chemin frayé par la coutume et reconnu dans la société (celui qui permet par exemple au séducteur ordinaire d'abandonner sa conquête) n'est pas "droit", ni juste, tout admis qu'il soit. C'est des préjugés, et de toutes sortes d'images répandues, qu'il faut se débarrasser. L'éducation aux Lettres peut du reste y aider, et la pratique du roman, du récit de soi, de la traduction, de l'essai, sont bien sûr constitutifs de la réflexion de MDG ; à l'inverse, la privation de culture explique l'acceptation par les femmes des conditions ménagères qui leur sont faites. Ces préjugés sont le ciment des interdictions, notamment d'agir et de parler, qui sont adressées (souvent implicitement) aux femmes. Les vingt-huit pages de *l'Egalité*, dédiées à la jeune Anne d'Autriche, contiennent ce message étonnamment proche de nous, et il faut sans doute imputer à leur langue,

et à leur statut éditorial discret, qu'on n'ait pas brandi le portrait de Marie de Gournay dans des manifestations.

Ce n'est pas seulement stratégiquement, mais sincèrement, que MDG fonde son point de vue sur les Pères de l'Eglise ou d'autres auteurs chrétiens (et même se risque à la solution théologique).

"[...] *l'Animal-humain n'est homme ny femme* (16), à le bien prendre : les sexes estant faicts non simplement, ny pour constituer une difference d'especes, mais pour la seule propagation. L'unique forme et difference de cet Animal ne consistent qu'en l'âme raisonnable. Et s'il est permis de rire en passant chemin, le quolibet ne sera pas hors de saison, lequel nous apprend : qu'il n'est rien plus semblable au chat sur une fenestre, que la chatte. L'homme et la femme sont tellement uns, que si l'homme est plus que la femme, la femme est plus que l'homme. L'homme fut créé masle et femesle, dit l'Écriture, ne comtant ces deux que pour un, et Jesus-Christ est appelé Fils de l'homme, bien qu'il ne le soit que de la femme : perfection entière et consumée de la preuve de cette unité des deux sexes [...]. Or en ceux de qui la nature est une et mesme, il faut conclure que les actions aussi le soient, et que l'estime et le loyer en suite soient pareils, où les œuvres sont pareilles" (OC, pp. 978-979)...

Marie sait distinguer dans l'éloge du féminin les prémisses de l'asservissement ; le mot essentiel est *égalité*, ce qui écarte *supériorité* autant qu'*infériorité*. Le rapport avec l'essai classique (mais injustement beaucoup plus célèbre que le sien) de Poulain de la Barre (qui a, lui, sa rue à Paris), *De l'Egalité des deux sexes, par où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés* (1673), forme alors un thème d'étude capital. Marie voit l'universalité des questions qu'elle se pose. Les différences des hommes et des femmes sont tou-

jours inscrites dans une culture donnée, à laquelle elles sont proportionnées. La culture seule rend compte qu'on ait, par exemple dans les textes religieux, privilégié l'importance de l'homme. Mais Dieu n'est pas masculin. Et cette conséquence théologique vaut aussi totalement sur le plan politique, pour s'étonner de la loi salique qui préfère le premier fils du Roi. La noblesse même n'est qu'une convention, une "fantaisie", née selon la différence du Pays.

L'Ombre et Les Avis

En 1624 Marie se voit accusée de production littéraire frelatée ; nous serons brefs, par nécessité. C'est la lectrice de poésie et la linguiste qui est concernée : Marie a l'idée d'offrir à Louis XIII (en remerciement pour le versement d'une pension) une version modernisée de certains poèmes de Ronsard (afin de rendre leur approche plus aisée, en principe). Entendons bien qu'il ne s'agit pas de substituer une nouvelle version à l'ancienne (quoique MDG s'autorise d'obscurités découvertes et supputations), puisque les deux sont données, ensemble. Ceci est à nos yeux comme un jeu, mais ce *Remerciement au Roi* valut à son auteur les foudres de Colletet.

1626 marque la naissance d'une œuvre : MDG rassemble en un seul volume (plus de 1200 pages !) la quasi totalité de ses écrits dispersés, et les augmente sensiblement. Voici *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay*, base de tout travail. Notons que tous les textes antérieurs n'avaient pas été signés, et que leur appropriation signifie pour "Gournay" son élévation au rang de nom d'auteur. Ce nom propre de Gournay, choisi par Marie au terme d'un processus finalement assez complexe, pour former seul son nom d'auteur, fit beaucoup pour accréditer la version (fausse) d'une origine toute provinciale. *Ombre* de son côté s'entend

comme «*Image de mon esprit, maîtresse pièce de mon être*», ainsi qu'on l'apprend de la reprise (restructurée, refondue) du recueil sous le nouveau titre, imposé par un libraire superstitieux qui craignait les fantômes, de *Les Avis ou les Présents de la Demoiselle de Gournay*, en 1634 (17). Il n'est pas possible de ne pas rire ici avec le récit, donné par Tallemant des Réaux, d'un épisode lié à la visite de Racan (auquel MDG avait fait parvenir *l'Ombre*) rue de l'Arbre-sec ; l'extrait qui suit est un peu long, mais il appartient définitivement à la légende de MDG, quoiqu'il repose probablement sur des faits sollicités. Dans son outrance même il donne à saisir une atmosphère.

"Estant fait comme je vous le viens de dire, le chevalier de Bueil et Yvrande, sçachant [que Racan] devoit aller sur les trois heures remercier Mlle de Gournay qui luy avoit donné son livre (quoyqu'elle ne l'appelast jamais autrement que le singe de Malherbe. Mais elle en donna un à Malherbe mesme quoyqu'elle le haist à mort), s'avisèrent de luy faire une malice, et à la pauvre pucelle aussy. Le Chevalier s'y en va à une heure. Il heurte ; Jamin va dire à Mademoiselle qu'un gentilhomme la demandoit. Elle faisoit des vers ; et en se levant elle dit : "Cette pensée estoit belle, mais elle pourra revenir, et ce cavalier peut-estre ne reviendrait pas". Il dit qu'il estoit Racan, elle, qui ne le connoissoit que de reputation, le crut. Elle luy fit mille civilités à sa mode, et le remercia surtout de ce qu'estant jeune et bien fait, il ne desdaignoit point de venir visiter la pauvre vieille. Le Chevalier, qui avoit de l'esprit, luy fit bien des contes. Elle estoit ravie de le voir d'aussy belle humeur et disoit à Jamin, voyant que sa chatte miauloit : "Jamin, faites taire ma mie Piaillon, pour escouter M. de Racan". De ce celui-là fut parti, Yvrande arrive qui, trouvant la porte

entr'ouverte, dit en se glissant : "J'entre bien librement, Mademoiselle, mais l'illustre Mlle de Gournay ne doit pas estre traitée comme le commun". – "Ce compliment me plaist", s'ecria la pucelle. "Jamin, mes tablettes que je le marque". – "Je viens vous remercier, Mademoiselle, de l'honneur que vous m'avez fait de me donner vostre livre". – "Moy ? Monsieur", reprit-elle, "je ne vous l'ay pas donné, mais je devois l'avoir fait. Jamin, une Ombre pour ce gentilhomme". – "J'en ai une, Mademoiselle ; et pour vous monstrier cela il y a telle et telle chose en tel chapitre". Après il luy dit qu'en revanche il luy apportoit des vers de sa façon ; elle les prend et les lit. "Voilà qui est gentil, Jamin, disoit-elle ; Jamin en peut estre, Monsieur, elle est fille naturelle d'Amadis Jamin, page de Ronsard. Cela est gentil ; icy vous malherbisez, icy vous colombisez ; mais cela est gentil. Ne sçaurai-je point vostre nom ?" – "Mademoiselle, je m'appelle Racan". – "Monsieur, vous vous mocquez de moy". – "Moy, Mademoiselle, me mocquer de cette heroine, la fille d'alliance du grand Montaigne, de cette illustre fille de qui Lipse a dit : "videamus quid sit paritura ista virgo" {que nous voyons ce que va engendrer cette vierge} – "Bien, bien", dit-elle, celui qui vient de sortir a donc voulu se mocquer de moy, ou peut-estre vous-mesme vous en voulez-vous mocquer ; mais n'importe, la jeunesse peut rire de la vieillesse. Je suis tousjours bien aise d'avoir veu deux gentilshommes si bien faits et si spirituels". Et là dessus, ils se séparèrent. Un moment après voilà le vray Racan qui entre tout essoufflé. Il estoit un peu hasmatique, et la demoiselle estoit logée au troisieme estage. "Mademoiselle", luy dit-il sans ceremonie, "excusez si je prends un siege". Il fit tout cela de fort mauvaise grace et en begayant. – "Mademoiselle, dans un quart

d'heure je vous diray pourquoy je suis venu icy, quand j'aurai repris mon haleine. Où diable vous estes vous venue loger si haut ? Ah. "disoit-il en soufflant," qu'il y a haut. Mademoiselle, je vous rends grace de vostre present, de votre Ombre que vous m'avez donnée, je vous en suis bien obligé". La pucelle cependant regardoit cet homme avec un air desdaigneux. – "Jamin," dit-elle, "désabusez ce gentilhomme, je n'en ay donné qu'à tel et qu'à tel ; qu'à M. de Malherbe et à M. de Racan ". – "Eh. Mademoiselle, c'est moy". – "Voyez, Jamin, le joli personnage, au moins les deux autres estoient-ils plaisans. Mais celui-ci est un meschant bouffon". – "Mademoiselle, je suis le vray Racan". – "Je ne sçay pas qui vous estes," répondit-elle, "mais vous estes le plus sot des trois. Merdieu. Je n'entends pas qu'on me raille". La voilà en fureur. Racan, ne sçachant que faire, aperçoit un Recueil de vers. "Mademoiselle", luy dit-il, "prenez ce livre et je vous diray tous mes vers par cœur". Cela ne l'apaise point ; elle crie au voleur ; des gens montent ; Racan se pend à la corde de la montée et se laisse couler en bas. Le jour mesme, elle apprend toute l'histoire ; la voilà au desespoir ; elle emprunte un carrosse et le lendemain de bonne heure, elle va le trouver. Il estoit encore au lict ; il dormoit ; elle tire le rideau ; il l'aperçoit et se sauve dans un cabinet, et pour l'en faire sortir, il fallut capituler. Depuis, ils furent les meilleurs amis du monde, car elle luy demanda cent fois pardon. Boisrobert joue cela admirablement ; on appelle cette pièce les Trois Racans. Il les a jouez devant Racan mesme, qui en rioit jusqu'aux larmes et disoit : "Il dit vlay, il dit vlay" (18).

La dernière édition des *Essais* dont est responsable MDG paraît en 1635, sous l'égide de Richelieu. Les *Avis*, en rassem-

blant son œuvre en 1641, lui donnent un nom définitif, celui de Demoiselle de Gournay. La littérature n'était pas une activité, mais sa vie. Ses dernières années ne sont pas sans gloire ; la protection de Richelieu compte beaucoup. Il faudrait raconter comment naît chez elle le premier projet d'Académie française, avant qu'elle en soit écartée, au motif réel du genre qui est le sien, mais sous le prétexte de sa colère contre les Malherbiens. On a là foule de textes satiriques, qui croquent et caricaturent, dans l'ignorance même où se trouvent leurs auteurs des réflexions par lesquelles elle montrait la vanité de l'outrance.

On n'a rien dit ici de l'accusation d'Alchimie qui lui fut brièvement lancée et dont elle se défendit bien. C'est que MDG mérite toujours bien des éclairages, et bien des attentions. Pas une rue aujourd'hui encore à son nom (quand ce serait largement justifié, tant à Paris qu'à Gournay-sur Aronde), mais des travaux de toutes sortes ouvrent de nouveau à son actualité. Sa paradoxale modernité la lie à une postérité. "Homme et femme ne sont qu'un". Ce qu'elle a cherché c'est à survivre par ses écrits. Il est tout à fait intelligent de parfaire le portrait par la lecture de *L'Obèle*, roman virtuose de Martine Mairal.

Marie de Gournay meurt à Paris le 13 juillet 1645. "Lors de son service qui lui sera fait, il y viendra qui voudra parce que, vive et morte, elle fuit l'apparat" (Testament du 21 décembre 1644, Archives Nationales, Minutier central, ET XXIV 425).

A suivre, donc.

NOTES :

(1) Copie de la Vie de la Damoiselle de Gournay, envoyée à *Hinhenctum Anglois*, 1616, OC, pp. 1861 et sv.

(2) On se fera une représentation de l'arbre familial en relevant des comparaisons qui s'imposent entre la Copie de 1616, OC pp. 1861 et sv., et le début de

l'*Apologie pour celle qui écrit*, OC pp. 1407 et sv.

(3) *Montaigne*, Paris, Seghers, 1971.

(4) *Annales Historiques Compiègnoises*, N° 79-80, été 2000.

(5) Ce n'est rien enlever à l'importance de MDG, qui se verra sur des questions purement littéraires, que de la deviner capable d'usage instrumental de ce qui l'avantage.

(6) La chronologie généralement admise passe sous silence que MDG se serait d'abord rapprochée de Pierre de Brach, ami de Montaigne.

(7) «je vous aime, savante fille, mais de ce chaste amour que j'ai voué à la sagesse, rendez-moi le même sentiment, et puisque votre père a cessé de vivre, regardez-moi désormais comme votre frère».

(8) L'histoire des domiciles parisiens de MDG par recoupement des sources est aisée, d'où l'intérêt de nouvelles publications.

(9) Sur l'expérience des rencontres à la Cour, et les critiques que MDG conçut de l'affectation y régnant, on consultera *Bienvenue de Monseigneur le Dux d'Anjou*, 1608, OC pp. 180 sv.

(10) Dezon-Jones, *op. cit.*, pp. 33-34.

(11) Texte perdu.

(12) Voir la fin de la Copie.

(13) «Qui voudroit scavoit d'où sont les vers et exemples que j'ay icy entassez, me mettroit en peine de luy dire...», *Essais*, II, 17 «De la praesumption», Ed. cit., Pleiade, p. 365.

(14) Mais seulement d'une partie - qui sera d'ailleurs supprimée en 1625 et en 1635 - des citations grivoises.

(15) Nous n'avons pu prendre connaissance de A. Uildricks, *Les idées littéraires de Melle de Gournay*, Groningen, 1962.

(16) Voir Montaigne, III, 5.

(17) Ce dernier donne par suite près des trois quarts de l'oeuvre totale.

(18) *Historiettes*, Paris, Gallimard, La Pleiade, 1960, pp. 382-384. Il n'est pas sûr qu'il faille, par ailleurs, accorder crédit complet à Tallemant sur le compte rendu de la machination construite par les mêmes plaisantins, qui auraient conduit MDG à rédiger son autobiographie en 1616 en croyant le faire pour le Roi d'Angleterre, ni au récit qu'il donne de la négociation qui porta Richelieu à décider d'une pension pour MDG et ... ses chats !

Bibliographie

œuvres de Marie de Gournay

- *Le proumenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance*, Paris, Abel L'Angelier, 1594
- *Préface sur les Essais de Michel, seigneur de Montaigne*, Paris, Abel L'Angelier, 1595. Réimprimée avec modifications dans les éditions des *Essais* de 1598, 1600, 1604, 1611, 1625 et 1635.
- *Le proumenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance. Edition troisieme, plus correcte et plus ample que les précédentes*, Paris, Abel L'Angelier, 1599.
- *Bien-venue de Mgr le duc d'Anjou. Desdiée à la Serenissime Republique ou Estats de Venise, son parrain désigné, par Mademoiselle de G.*, Paris, Fleury Bourriquant, 1608.
- *Adieu de l'Ame du Roy de France et de Navarre, Henry le Grand a la Royne, avec la Défence des Pères Jesuistes par la damoiselle de G.*, Paris, Fleury Bourriquant, 1610.
- *Version de quelques pièces de Virgile, Tacite et Saluste, avec l'Institution de Monseigneur, frère unique du Roy, par la Damoiselle de Gournay*, Paris, Fleury Bourriquant, 1619.
- *Egalité des hommes et des femmes. A la reyne*, s.l., 1622.
- *Remerciement au Roy, harangue du très illustre et très magnanime Prince François, Duc de Guise, aux soldats de Mets, le jour de l'assault, à Charles illustrissime Cardinal de Lorraine, son frère*, s.l., 1624.
- *L'Ombre de la damoiselle de Gournay, oeuvre composée de meslanges*, Paris, Jean Libert, 1626.
- *Les Advis, ou, les Presens de la Demoiselle de Gournay*, Paris, Toussaint Du Bray, 1634.
- *Les Advis, ou, les Presens de la Demoiselle de Gournay, troisieme édition*, Paris, Jean Du Bray, 1641.

correspondance de Marie de Gournay

- *A Juste Lipse*, 25 avril 1593, 2 mai 1596, 15 novembre 1596.
- *A Henri Dupuy*, 16 février 1627
- *Au Cardinal de Richelieu*, 16 juin 1634
- *A Jérôme Bignon*, avocat général, s. d.

études sur Marie de Gournay ; éditions contemporaines de ses oeuvres

- André GALLET, *Le tour secret de Montaigne*, William Blake, 1996.
- Martine MAIRAL, *L'Obèle*, roman, Paris, Flammarion, 2003.
- Jean-Pierre POIRIER, *L'histoire des femmes de science en France : du Moyen-Age à la Révolution*, Pygmalion, 2002.
- Mario SCHIFF, *La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay*, 1910, rééd. Slatkine, 1978
- Anne UILDRICKS, *Les idées littéraires de Melle de Gournay*, Groningen, 1962.
- *Montaigne et Marie de Gournay*, actes du colloque de l'Université de Duke (Caroline du Nord), 31 mars - 1er avril 1995, édition Marcel Tetel, Paris, H. Champion, 1997.
- *Marie de Gournay et l'édition de 1595 des Essais de Montaigne*, actes du colloque de la Société des Amis de Montaigne, 9-10 juin 1995, Bulletin de la Société des Amis de Montaigne, série VIII, N° 1-2-3, janvier - juin 1996, Paris, H. Champion - Slatkine.
- *Oeuvres complètes de Marie de Gournay*, édition de Jean-Claude ARNOULD, Paris, H. Champion, 2002.
- *Marie Le Jars de Gournay : les Advis, ou les Presens de la demoiselle de Gournay, 1641*, T. I et II, édition de Jean-Philippe BEAULIEU et Hannah FOURNIER, Amsterdam, Rodopi, 1997, 2002.
- *Marie de Gournay, fragments d'un discours féminin*, édition Elyane DEZON-JONES, Corti, 1988.
- *Marie de Gournay, Le promenoir de Monsieur de Montaigne*, texte de 1641, édition Jean-Claude ARNOULD, Paris, H. Champion, 1996.
- *Marie de Gournay, Egalité des Hommes et des Femmes, Grief des Dames, Le Proumenoir de Monsieur de Montaigne*, texte établi et annoté par Constant VENESOEN, Genève, Droz, 1993.